Genèse du paysage linguistique, pratiques et représentations à la marge sud du territoire français : Languedoc, Roussillon, Espagne

Francis Manzano
Université de Rennes 2 – CREDILIF
<francis.manzano@uhb.fr>

Résumé

Les Pyrénées méditerranéennes ont constitué de longue date l'enjeu de conflits d'intérêts entre mouvances venues du Nord (empire Franc, Royaume et République française) et mouvances méridionales (mouvance arabo-musulmane, mouvance aragonaise et castillane etc.). Au bout du processus, les départements français de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, écartelés entre ces deux mouvances, ont pour caractéristique de constituer une zone de contact entre deux langues romanes historiques : la langue d'oc et le catalan. En outre, à ce contact entre deux langues dites aujourd'hui «régionales», se superpose un deuxième type de contact, entre français et castillan cette fois.

Le conflit politique (et ethnolinguistique) s'est par ailleurs soldé par un déplacement moderne de la frontière (XVII^{e}) entre le Royaume de Castille et le Royaume de France. Ce changement de frontière a fait passer le Roussillon dans la zone d'intervention de la France, et l'un des résultats les plus nets est la mise à mal du catalan en territoire français, tandis que le languedocien, sans cesse affaibli depuis le Moyen Age, paraît de son côté au bord de l'extinction.

La participation de l'un et l'autre pays à l'Union Européenne (qui relativise le poids des frontières traditionnelles) ne paraît pas, pour l'instant du moins, conduire à des solutions ethnolinguistiques régionales, à l'échelle du Golfe du Lion. Languedocien et catalan poursuivent, séparés, leur régression. Mais dans le même temps les langues nationales (français et espagnol) sont entrées dans une autre forme d'affaiblissement. Il semblerait à ce sujet que la communication inter-romane soit très faible dans ces régions, ce qui en plus d'être un non sens pourrait avoir des conséquences graves à l'échelle du pays et de la région, ce dont les collectivités ne paraissent pas prendre correctement la mesure.

Paroles clés : France, Espagne, occitan languedocien, catalan, sociolinguistique.

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

Cette contribution s'intéresse aux zones de contacts entre Languedoc, Roussillon et Espagne. Il s'agit des régions les plus méridionales de notre pays et cela n'est pas indifférent dans la manière dont cette région française a été perçue dans l'Histoire, et est encore perçue, non seulement par les Français mais aussi par d'autres nations européennes. Le Roussillon par exemple est à peu près à la latitude de Rome, du centre de la Corse, et si l'on regarde de l'autre côté, il est plus méridional que le Pays Basque, les Asturies ou la Galice.

Je prierai le lecteur de se munir d'un bon atlas géographique pour accompagner la lecture.

Première partie : considérations géo-linguistiques et historiques sur les marges et la frontière

Puisqu'il faut un point de départ, on placera pour commencer le Roussillon (et plus généralement les zones catalanophones de France) au centre d'une bande méditerranéenne verticale qui de Narbonne (France) à Gérone (Espagne), et au delà, a toujours vu circuler les peuples, les influences culturelles et les armées. J'y reviendrai souvent, la frontière moderne entre France et Espagne est relativement récente[1], fixée par le Traîté des Pyrénées (1659).

Visiblement, dans cette affaire, les négociateurs français poursuivaient l'objectif (très chimérique mais rassurant) d'une frontière enfin située sur la «crête» des Pyrénées et donnant au moins l'impression qu'on pourrait ainsi mieux surveiller le versant sud et prévenir d'éventuelles incursions espagnoles. Il est vrai que tant que le Roussillon avait été catalan, aragonais ou castillan, les tensions extrêmes entre les deux mouvances se soldaient régulièrement par l'intrusion de régiments espagnols qui se retrouvaient en quelques heures ou quelques jours aux portes de Narbonne ou de Carcassonne. Cela, dans une longue période d'affrontements politiques et de défiances, était vraisemblablement insupportable.

Roussillon et Pyrénées-Orientales

On doit rappeler qu'au nord de cette frontière le Roussillon, *stricto-sensu*, constitue la partie «basse» des Pyrénées catalanes françaises (on évoque donc assez souvent la «plaine» du Roussillon). Les Aspres, Le Vallespir, le Conflent, la Cerdagne et le Capcir constituent des secteurs ethno-identitaires de la Catalogne française non moins fameux localement, mais qui, de loin, ne sont guère perceptibles. Comme il y a en outre, au sein du département des Pyrénées-Orientales une composante languedocienne (le Fenouillèdes), il est aisé de voir que la simplification produite par la conception géo-nationale moyenne du territoire français (Roussillon = Catalogne française + Département des Pyrénées-Orientales), est toujours discutable jusqu'au bout, voire inacceptable aux yeux de tel ou tel segment de la population régionale. Mais elle reste à mon avis très représentative d'une vision centralisatrice du territoire français où ce secteur,

[1] J'entends à l'échelle de l'Europe romane.

© Romania Minor
http://www.romaniaminor.net/ianua/

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

quelles que soient les subtilités que peuvent connaître dans le détail ethnographes et linguistes, apparaît d'emblée soit comme un finistère de la France, soit encore (plus logiquement) comme l'une des marches vers le monde ibérique.

Les choses sont en fait assez compliquées, et la quadrature du cercle n'est pas exercice facile dans cette partie des Pyrénées. Ajoutons toutefois que pour simplifier un peu plus la situation, il existe une enclave territoriale espagnole en Cerdagne. C'est la petite ville de Llívia, certes assez proche de la Cerdagne espagnole (quelques kilomètres, franchis par une route internationale). Le phénomène pourrait paraître anecdotique, mais il est assez exceptionnel dans la représentation de l'intégrité politique du territoire français pour être souligné.

Un dernier fait, surprenant, ne peut être ici ignoré. C'est la question de la Principauté d'Andorre (voisine immédiate de la Cerdagne, du Capcir et de la haute vallée de l'Ariège. Je rappellerai en quelques mots que cet État de 464 km^2 dont les co-souverains sont le Président de la République Française et l'évêque d'Urgel (Espagne) est au sens strict, juridique et politique, indépendant (en dépit de la co-souveraineté)[2]. Pour preuve, Andorre n'est pas dans l'Union Européenne. Enfin, fait exceptionnel, le catalan est langue officielle de cet État de dimensions réduites, ce qui distingue immédiatement Andorre de la France surtout, mais aussi de l'Espagne, y compris à travers la Communauté Autonome de Catalogne.

Languedoc

Le Languedoc est français bien plus anciennement que le Roussillon. Il l'est devenu, dans les grandes lignes et comme d'autres terres de langue d'oc à l'issue de la Croisade des Albigeois (XIII^e siècle). Il y a donc globalement, quatre siècles de décalage entre le rattachement du Languedoc et celui du Roussillon. Jusqu'en 1659 en effet, la frontière politique est passée des Corbières méridionales au Capcir.

Au sens linguistique du nom, le Languedoc correspond ici aux départements de l'Aude et de l'Ariège. Comme on vient de le signaler, une partie des Pyrénée-Orientales (le Fenouillèdes, haute vallée de l'Agly) est occitanophone. En outre, dans la littérature dialectologique du contact occitano-catalan, on sait que quelques zones réputées catalanes sont en réalités des zones de transition entre «occitan» et «catalan». Tel est le cas notamment du Capcir (haute vallée de l'Aude), sur lequel l'auteur de ces lignes a travaillé (Manzano 1976, 1987). Henri Guiter, maître de la dialectologie roussillonnaise, a évoqué magistralement ces ensembles de transition dans différents travaux, dont notamment «Els altres Capcirs» (Guiter, 1953) ou encore «Frontières historiques et linguistiques du bassin supérieur de l'Aude» (Guiter, 1968). Je reviendrai à cette question cruciale du contact occitano-catalan un peu plus bas.

[2] A titre de comparaison, Malte, qui entre dans l'Union Européenne en mai 2004, occupe une surface de 316 km^2.

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

La «Marche d'Espagne»

Dans le même ordre d'idée, et puisque j'ai utilisé un peu plus haut le mot de «marche» dans un cadre contemporain, on rappellera qu'une grande partie de la région observée a longtemps porté durant le Haut Moyen Age l'appellation de «Marca Hispanica». Ce fut donc la Marche d'Espagne, à l'origine instituée par les Francs, glacis militaire placé face à la mouvance arabo-musulmane d'Espagne. Une grosse part de nos légendes et représentations collectives (Françaises et Européennes) s'est fondée ici. Quelques repères : Pépin le Bref parvient à un premier contrôle du Narbonnais en 752-759 et repousse théoriquement la frontière des deux mouvances (Francs *vs* Arabes) là où se trouve la frontière politique actuelle[3]. Quant à Charlemagne, qui hérita de l'Empire, on sait qu'il subit un échec à Saragosse en 778[4].

C'est de ce type de mésaventure sans doute que le souverain mythique tira l'idée d'une politique de sécurisation militaire de la zone face aux solides implantations arabo-musulmanes au sud de Barcelone. Dans la Marca Hispanica fut donc installé un réseau militaire fondé sur différents hommes de confiance de l'Empereur, à la source eux-mêmes de l'aristocratie catalane qui devait ensuite procéder à la «reconquête», parallèlement aux Castillans, Asturiens ou Galiciens. Les dates ultérieures de la progression montrent bien la difficulté à sortir du domaine pyrénéen. Gérone n'est prise qu'en 785, la Cerdagne, l'Urgel et le Barcelonais ne le seront qu'au tout début du IX^e^ siècle, et longtemps les Catalans seront incapables d'approcher de l'Ebre. Qu'on en juge : pour aller de Barcelone à Tarragone, c'est-à-dire pour franchir moins de 100 kilomètres il faudra encore deux siècles.

Outre la sécurisation militaire et politique de la Marche, différentes formes d'encouragement (fiscaux et statutaires) furent données aux ordres monastiques pour défricher et aménager la zone, ainsi qu'aux réfugiés mozarabes du Sud.

Le pays que nous observons, base arrière de cette reconquête, est profondément pétri de cette culture faite de transferts légendaires. Dans le sud de l'Aude et de l'Ariège, dans la province de Gérone et ailleurs on trouve un peu partout les traces présumées de Charlemagne et de Roland. Nombreux toponymes, traces gigantesques des sabots du destrier, montagnes fendues par l'épée célèbre, blocs immenses ou «palets» de Roland que l'on imagine jouant entre deux montagnes pour tuer le temps, routes pavées rapportées à l'Empereur etc.

Voici donc une première composante stéréotypique des personnalités collectives de cette marche, que les folkloristes ont abondamment valorisée[5]. La composante franque, ou septentrionale, le Nord avec un grand N, la composante germanique des ethnies romanes, les blonds aux yeux bleus, les caractères emportés et belliqueux[6]. Mais aussi la seconde composante, l'alter ego, le méditerranéen : méridionaux bruns et frisés aux yeux marrons ou noirs, qui ont quelque chose de

[3] Narbonne avait été prise par les Arabes en 720, pour quelques dizaines d'années donc.

[4] Bien qu'atténué, cet échec est par exemple évoqué dans la première strophe de la *Chanson de Roland*.

[5] Par exemple Horace Chauvet, *Traditions populaires en Roussillon* (1947).

[6] C'est exactement comme cela que les Languedociens cataloguent la plupart du temps les Catalans, réputés violents et querelleurs.

© Romania Minor
http://www.romaniaminor.net/ianua/

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

l'Arabe, du Berbère et bien sûr de l'Espagnol. Toute une tradition de lecture de l'espace régional et de l'anthropologie s'est coulée dans ce modèle de perception. J'insiste sur ces faits que d'aucuns rejetteraient, les jugeant trop anecdotiques et sans véritable fondement scientifique. Pourtant, plus d'un millénaire après la Marca Hispanica cette typologie binaire fonctionne toujours, et l'on suspectera chez l'un l'ancêtre maure tandis que l'on ne manquera pas d'être frappé par les yeux bleus de tel(le) autre, des yeux de Germain, bien entendu.

Comment passe-t-on en Espagne ? Éléments de microtypologie du contact franco-espagnol

Rappelons qu'on arrive en Espagne de 3 manières, par le Pays Basque, par le Roussillon, mais aussi par les Pyrénées centrales (du Béarn à l'Ariège et de la Navarre à l'Andorre). Comme nous n'en reparlerons plus par la suite, disons qu'à maints égards ce contact au centre de la chaîne paraît à la fois plus distant et plus naturel, c'est-à-dire moins chargé de représentations, voire de stéréotypes. Il est certain que des vallées orientées nord-sud et où la frontière politique passe par des cols très élevés et abrupts (à plus de 2000 mètres le plus souvent), ont eu relativement peu le loisir de communiquer (négativement) et surtout de s'affronter directement. On peut même avancer l'idée que la distinction relative semble ici minimisée et compensée par une plus nette perception des troncs communs. On sait bien d'autre part dans l'ethnographie pyrénéenne que vallées gasconnes et vallées aragonaises ou catalanes ont souvent échangé, notamment par le biais de foires et de fêtes collectives dans les alpages. Tout cela donne au centre de la chaîne une forme d'unité[7], que l'on ne retrouve pas sur les marges occidentale et orientale, où le contact frontalier paraît bien plus tendu.

Quelques idées mériteraient à ce sujet d'être creusées davantage, mais je ne ferai que les évoquer brièvement. Par exemple le fait que le cœur pyrénéen fonctionne à maints égards comme une sorte d'île faîte de crêtes et de vallées relativement en marge tant par rapport à l'unité française que par rapport à l'unité espagnole. La plupart des pyrénéistes savent cela. Le problème est celui d'une marginalité ethnique et économique qui resserre les liens entre communautés pyrénéennes axiales et les distancie automatiquement (en douceur, presque dans l'indifférence) des communautés nationales (France, Espagne). Il y aurait du coup de nombreux points communs et terrains d'entente entre toutes ces vallées centrales. Leur ensemble constituerait, à proprement parler, un «tampon» entre France et Espagne, et non à proprement parler une frontière.

On peut comprendre du même coup que les deux zones latérales de l'Ouest et de l'Est (et surtout celle de l'Est qui nous intéresse ici) amènent de longue date les deux dynamiques nationales à se choquer directement.

[7] Cette unité au centre a été jusqu'à présent davantage perçue par des géographes ou des ethnographes, moins par les linguistes romanistes (une minorité exceptée) qui par défaut professionnel tendent à mettre en avant la discrétion, la rupture.

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

Deuxième partie : langues en présence

Quatre langues sont en présence dans cette partie de la chaîne pyrénéenne. Deux langues «nationales» véhiculaires et de grande expansion : français, espagnol. Deux langues régionales typologiquement proches mais de statuts assez différents : occitan (ou langue d'oc) sous sa forme régionale du languedocien, catalan. Un débat constant oppose partisans du regroupement typologique romanistique de ces deux langues, et partisans de leur séparation en langues. On évoquera cette question en fin de partie.

Français, espagnol

Evidemment, au sein de deux Etats traditionnellement centralisateurs, la frontière politique discrimine des distributions territoriales rigides de l'espagnol (ou castillan)[8] et du français. Pour ces deux langues, il va de soi qu'une gamme étendue de pratiques est disponible de part et d'autre de la frontière, qui va des basilectes très localisés (français et espagnol locaux) aux formes que l'on pourrait qualifier d'acrolectales dans différents secteurs sociaux et administratifs. Mais dans l'ensemble, ce qui est manifeste, au Nord comme au Sud de la frontière, est une régionalisation profonde des deux langues d'États. Mais ici comme ailleurs en France (et en Espagne) il n'y a guère d'intérêt de la part des linguistes pour ces vraies langues du peuple que sont le français et l'espagnol régionaux.

Il n'y a plus, en France du moins, de sujets monolingues de langues régionales autochtones. Ce n'est sans doute plus le cas en Espagne, bien que le taux de pénétration de l'espagnol sur la souche originelle (catalan) soit moindre pour des raisons historiques évoquées dans cet article[9]. Précisons pourtant qu'en sortant de la seconde guerre mondiale et jusqu'aux années 60, il n'était pas exclu de rencontrer des sujets monolingues ou pratiquement monolingues en catalan, dans les montagnes du moins, y compris en territoire français[10]. C'est dire en fait notamment que la francisation a continué de progresser en s'amplifiant depuis.

Éléments de typologie de l'occitano-roman (languedocien, catalan)

Il faut à présent poser les grandes lignes de la typologie des langues régionales ici observées, et pour cela je partirai d'un court extrait de texte de Charles Mouly. Ce que nous dirons par la suite de ces langues, de leurs contacts, de leurs

[8] On doit souligner que dans la Constitution Espagnole, le Castillan est la langue de l'État ; par ailleurs une langue comme le catalan (et d'autres bien sûr) y est dénommée «langue espagnole». Ces usages, relativement récents (depuis la Constitution de 1978), sont évidemment gênants par rapport à la tradition française. Par la suite, je continuerai d'appeler espagnol ou castillan la même langue, pour l'opposer notamment au catalan.

[9] Si (par hypothèse) existent encore quelques vrais monolingues âgés, en territoire Espagnol, on sait à peu près où l'on a quelques chances d'en rencontrer : dans les hautes massifs du Pallars et de la Ribagorza notamment.

[10] Je renvoie le lecteur par exemple à Bernard Pottier, «La situation linguistique en France», Gallimard, 1968.

© Romania Minor
http://www.romaniaminor.net/ianua/

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

difficultés et de leurs avenirs respectifs ne peut se faire sans que l'on aborde la typologie de ces langues dominées, ne serait-ce que dans les grandes lignes.

Dans les *Foutralados de Minjocebos* étaient mis en scène les personnages de Catinou et Jacouti. Sous forme de chroniques dans la presse régionale (*La République* et *La Dépêche du Midi*), également diffusés par la radio et le théâtre, ces textes ont paru notamment depuis la fin de la II^{e} guerre mondiale[11]. Ils accompagnent une époque où le languedocien, comme différentes langues régionales de France, régressait déjà vite. Il s'agit d'une langue qui certes paraît s'aligner souvent sur le français, prend différentes libertés avec une norme rigide, car elle se veut une langue vivante, du dialogue et de l'humour. Mais peut-être est-ce pour cela que les textes de ce genre ont touché ceux qui comprenaient l'occitan ou ceux qui s'inquiétaient d'une modernisation fulgurante du Sud-Ouest et du Languedoc dans la dernière partie du XX^{e} siècle, dans les grandes villes surtout (Toulouse, Montpellier et d'autres). C'est, pour ce qui nous concerne, une bonne représentation de ce que l'on pourrait appeler languedocien moyen, compréhensible et récupérable autant dans l'Aude que dans le Lot ou le Gard.

La version originale est suivie dans l'ordre de versions en languedocien standardisé («occitan» standard), en provençal et en catalan, puis des traductions-adaptations française et castillane. Le provençal est ici pris comme repère, non comme langue de la zone observée, mais parce qu'il est l'un des maillons du raisonnement global sur les langues romanes du Golfe du Lion, difficilement dissociable de la normalisation mistralienne au siècle dernier (Félibrige).

Version originale (texte 1)

La vido es taloment plasento dins las grandos vilos empudicinados, plenos de bruch e de rebouge, que forço vilatous raivon d'anar viure a la campanho. Per pouder respirar de boun aire, estre tranquilles, pouder anar e venir sans riscar de mountar sus artelhs de qualqu'un a cado pas. Alabes per se passar aquelo envejo cercon a croumpar[12] de vièlhs oustals, amagats dins lous bosques. E mai soun vièlhs, mai soun luènh de tout, mai soun countents.

Version standardisée (écrit plus soutenu, texte 2)

La vida es talament plasenta dins las grandas vilas empudisinadas, plenas de bruch e de reboge, que força vilandresses somian d'anar viure a la campanha. Per poder respirar de bon aire, estar tranquils, poder anar e venir sens riscar de montar sus los artelhs de qualqu'un a cada pas. Alavetz per se pasar l'enveja cercan a comprar de vièlhs ostals, amagats dins los bosques. E mai son vièlhs, mai son luènh de tot, mai son contents.

[11] Charles Mouly, *Catinou et Jacouti : Foutralados de Minjacebos*. Loubatières, collection Poche, 1996.

[12] Métathèse de [r] pour *coumprar* ou *comprar*, également attestée en provençal.

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

Provençal (texte 3)[13]

La vido es talamen plasènto dins lei gràndei vilo empouiounado, pleno de bru e de chafaret, que fouaço gènt de la vilo pantaion d'ana viéure à la campagno. Pèr pousqué respira de bouon èr, èstre tranquile, pousqué camina sènso risca de trepa sus leis artèu de quaucun à cado pas. Pèr si puei satisfa 'quelo envejo, cercon de si croumpa de vièis oustau, amaga dins lei bouas. E au mai soun vièi, au mai soun lun de tout, au mai soun countènt.

Version catalane

La vida és tan agradable (plaent) dins les grans ciutats (viles) empudentides, plenes de soroll i de tumult, que força ciutadans somien d'anar a viure a la campanya. Per a poder respirar bon aire, estar tranquils, poder anar i venir sens arriscar de pujar sobre els artells d'algú a cada pas. Llavors per passar-se aquesta enveja, cerquen a comprar cases velles, amagades dins els (los)[14] boscos. I més són velles, més són lluny de tot, més contents estan.

Français

La vie est tellement plaisante dans les grandes villes empuanties, pleines de bruit et de tumulte, que de nombreux citadins rêvent d'aller vivre à la campagne. Pour pouvoir respirer du bon air, être tranquilles, pouvoir aller et venir sans risquer de monter sur les orteils de quelqu'un à chaque pas. Alors pour (se) faire passer cette envie ils cherchent à acheter de vieilles maisons, cachées dans les bois. Et plus elles sont vieilles, plus elles sont loin de tout, plus ils sont contents.

Castillan

La vida es tan agradable en las grandes ciudades hediondas, llenas de ruidos y barullo, que numerosos ciudadanos sueñan con ir a vivir al campo, para poder respirar aire puro, estar tranquilos, poder ir y venir sin correr el riesgo, a cada paso, de pisarle a uno los dedos del pie. Entonces, para quitarse las ganas, tratan de comprarse casas antiguas escondidas en los bosques. Y cuanto más viejas son y más alejadas están de todo, más contentos se encuentran.[15]

[13]Le texte en provençal, donné à titre indicatif, est une traduction-adaptation proposée par Philippe Blanchet, à ma demande. Il est significatif que le texte proposé par mon collègue soit accompagné de notes précisant qu'en tel ou tel endroit, on dirait plutôt ceci ou cela, ce qui montre bien que la mise en pratique de la langue d'oc passe par des canaux qui font largement l'identité propre de l'un ou l'autre des idiomes d'oc. Ici, comme dans le cas de langues étrangères qu'il faut traduire, on remarque donc que la traduction au mot à mot est difficile. Cette réserve faite, j'ai toujours choisi (ici et ailleurs) la version la plus proche du texte de Charles Mouly.

[14]La forme *els* est celle du standard actuel (catalan «central»). La forme *los* (<ILLOS) est en catalan soit une variante historiquement archaïque (Moyen-Age), soit la variante propre à la Catalogne septentrionale, essentiellement en territoire français. Ce trait rapproche évidemment le catalan de France du languedocien et plus largement de la langue d'oc.

[15]A propos de l'adaptation castillane, je remercie mes collègues Pierre-Luc Abramson (Université de Perpignan) et Xavier Frias Conde (Universidad Complutense de Madrid) pour leurs

© Romania Minor
http://www.romaniaminor.net/ianua/

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

Caractérisation rapide du languedocien

Que l'on considère la version initiale de Charles Mouly, celle du languedocien soutenu à travers l'occitan, celle du provençal enfin, on peut rapidement observer qu'un certain nombre de traits attestent d'une grande homogénéité de la langue d'oc. Ce qu'on peut dire du languedocien est le plus souvent valable pour le provençal et d'autres variétés géographiques du groupe, et même du catalan, ce qui accrédite le point de vue de Pierre Bec (voir plus bas). Dans d'autres cas le languedocien semble présenter des traits propres, ce qu'il est en fait difficile de préciser avec un texte si court. Je retiendrai pourtant quelques axes successifs pour cette caractérisation rapide, exercice qui ne peut atteindre un niveau trop détaillé, on le comprend bien.

Dans nos exemples, les voyelles toniques, lorsqu'elles sont notées, le sont au moyen d'un trait souscrit.

Typologie phonétique, syllabique et prosodique

Un conservatisme certain s'impose quand on considère la langue d'oc dans son ensemble, et le catalan. Nombre de formes peuvent être rapprochées facilement des étymons latins, établissant ainsi une continuité diachronique qui saute aux yeux dans la plupart des cas. Voir par exemple VITA > *vido* (1,3), *vida* (2,4), INVIDIA > *envejo* (1,3), *enveja* (2,4).

L'organisation syllabique reste proche encore du latin vulgaire, ce que l'on voit dans les exemples précédents. Ce trait sépare fondamentalement la langue d'oc du gallo-roman septentrional et du français, où une déperdition phonétique et syllabique a multiplié les monosyllabes (quand on part de disyllabes) ou les disyllabes (quand on part de mots de trois syllabes). Observer ces mots et prononciations françaises pour : *vie* (1 syll.), *plaisante* (2 syll.), *pleines* (1 syll.), *campagne* (2 syll.) etc.

Du coup, le schéma prosodique est également conservateur, avec des pénultièmes toniques fréquentes (*plasento*, *plenos*, *cado*, *campanho*). Ce trait communique une rythmique qui rapproche évidemment de l'ensemble ibéro-roman, qui surtout éloigne immédiatement du gallo-roman et du français. Comme il y a par ailleurs également des séries entières de mots accentués sur la finale (*vilatous*, *anar*, *amagats*), ce que la diachronie permet d'expliquer, il en résulte un phénomène assez régulier d'alternance qui confère aux différentes variétés d'oc et au catalan leur caractère «chantant», et qui passe évidemment dans les français régionaux de la Méditerranée française.

Différents traits actualisés dans le texte permettent en outre de brosser rapidement la typologie phonétique du languedocien. On peut indiquer en bref : la réalisation [o] de la finale atone (*aquelo*, *forço*) ; la solidité des diphtongues originelles (*aire*) ; la réalisation [u] des [o] fermés, qui touche également le catalan de France : *pouder* (pour *poder*, texte 2), *boun* (pour *bon*, texte 2) ; la réalisation [β] du graphème (v), comme *alabes* (texte 1) pour *alavetz* (texte 2), *vilatous*, *vièlhs* etc., autre phénomène prolongé en ibéro-roman ; la solidité des consonnes finales

conseils.

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

qui se prononcent, contrairement au provençal : *amagats*, *countents* (texte 1), *amaga*, *countent* (texte 3), le *-r* final faisant exception (*anar* [aˈna], *mountar* [munˈta]) ; la métathèse fréquente de [r], type *croumpar*.

Structures morpho-syntaxiques

Toutes les variétés que l'on compare ici rapidement sont des langues romanes. Il est donc relativement normal qu'elles partagent un patrimoine morphologique et des ordres que l'on peut ainsi qualifier de «romans».

Il faut surtout remarquer qu'existe un parallélisme saisissant avec l'organisation morpho-syntaxique d'ensemble du français. Dans la plupart des cas en effet la segmentation du languedocien (texte 1 comme texte 2) est aussi celle du français, la traduction peut se faire au mot à mot.

On pourrait en arriver à singulariser le languedocien (voire la langue d'oc et le catalan), sur la seule base de sélections diachroniques et typologiques spécifiques comme par exemple : *força* (1), *fouaço* (3), *força* (2,4) (tous issus de *FORTIA) et que le français a perdu depuis la période classique (type *force gens = beaucoup de gens*) ; ou *mai* (< MAGIS) plutôt que *plus*, bien que ce dernier existe aussi en occitan ; ou bien *alabes*, *alavetz* (< AD ILLAM VICEM) ou encore *aquelo* qui se retrouve en catalan et plus loin en espagnol ; comme aussi la conjugaison directe du verbe sans clitique, traits de la langue d'oc, du catalan mais aussi de l'ibéro-roman : *cercon a croumpar = ils cherchent à acheter*, *mai soun countents = plus ils sont contents*.

Il faudrait encore ajouter à cette petite liste des combinaisons monématiques et des suffixes spécifiques (*vilatous = vilatons*, *vilandresses*), la langue d'oc et le languedocien (comme le catalan) ayant conservé une gamme importante de suffixes, notamment expressifs ou péjoratifs.

Mais il faut bien admettre que cette typologie morpho-syntaxique, même en l'affinant, ne procure pas semble-t-il suffisamment de discrétion au languedocien. J'insiste sur ce point car il est probable qu'il a des retombées importantes sur la survie même de la langue. Les normalisateurs de l'occitan ne s'y sont pas trompés, qui dans leurs listes morphologiques donnent bien souvent pour ne pas dire toujours la préférence à la forme la plus éloignée du français (type *mai*, *plus*)[16]. Même l'emploi du partitif, qu'ignore le catalan, rapproche encore l'occitan du français (*de boun aire*, *de vièilhs oustals*).

Ces remarques nous amènent à rejoindre une observation que font à peu près tous ceux qui découvrent l'occitan pour la première fois sur le terrain sans être linguistes. L'idée qui est régulièrement exprimée est que cette langue est très proche du français, à la réserve près de la structure des mots, qui présentent un aspect rocailleux (dans notre zone surtout, Aude, Ariège) évoquant effectivement une langue comme l'espagnol. D'où l'idée fréquente, justement, que l'on pourrait obtenir de l'occitan en traduisant segment par segment le français, en l'enveloppant dans une structure phonétique occitane, en choisissant des mots typiques etc.

[16] Outre les travaux importants de Louis Alibert, voir par exemple Josèp Salvat (1978).

© Romania Minor
http://www.romaniaminor.net/ianua/

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

Le linguiste typologiste n'est pas enclin à partager cette opinion triviale trop simpliste. Mais en revanche le sociolinguiste doit la considérer sans mépris. Il me semble en effet que cette difficile autonomie de l'occitan-languedocien parlé facilite le jugement établi chez une majorité de languedociens que leur langue est du *patois*, voire même peut-être chez certains une sorte de mauvais français du sud. Ou, à l'envers, pour que cette langue démontre à ses propres locuteurs qu'elle n'est pas du patois, il faudrait qu'elle aligne des structures foncièrement différentes, et pas seulement des mots différents et des prononciations différentes ! Comme d'autre part cette langue *locale* (c'est ainsi que la voient ses locuteurs) ne s'écrit traditionnellement pas, alors que le français est pour sa part la langue normée par excellence, de l'écrit et de l'école, tous les ingrédients sont parfaitement réunis pour que l'occitan-languedocien soit constamment infériorisé, et de manière pratiquement insoluble.

J'ajouterai que la simple observation de la manière dont on parle au Languedoc illustre bien souvent cette réalité. Nombre de locuteurs par exemple semblent croire de bonne foi qu'ils savent parler occitan dès lors qu'ils utilisent des mots «du cru» ou des mini-séquences d'allure occitane. La multiplication ces dernières années de livres par ailleurs intéressants consacrés aux «expressions occitanes» est sans doute encore une preuve de cette difficulté rédhibitoire à affirmer la langue dans l'espace public. Je citerai par exemple le *Dictionnaire* de Bernard Vavassori (2002).

Lexique

L'autonomie que n'affirme pas suffisamment la morpho-syntaxe, est assurée en grosse partie par le lexique (combiné bien entendu aux prononciations languedociennes). Bien sûr, toute une série de formes (*talomen*t, *grandos*, *plenos*, etc.) ne manquent de rappeler le problème déjà évoqué. Le français n'est jamais bien loin, même si le mot est authentiquement occitan-languedocien. Parfois même on est en présence d'un véritable transfert : ainsi *raivon* au lieu de *somian* (texte 2).

Mais il y a les structures languedociennes, occitano-catalanes qui compensent : *empudicinados*, *rebouge*, *anar*, *viure*, *cado*, *alabes*, *oustals*, *amagats* etc. Certaines ont un véritable pedigree occitano-roman (dans la terminologie de Pierre Bec, voir ci-après). Voir par exemple le verbe *amagar* (du gothique MAGAN) ou *oustal* (du latin HOSPITALEM), très régionaux et représentatifs.

En revanche, certaines lexies très marquées «sud» tendent à retourner l'argumentation. Si un défaut consiste (on l'a vu) à rapprocher presque automatiquement l'occitan-languedocien du nord et du français, un autre consiste parfois à faire la même chose mais en direction du sud et de l'espagnol (et du catalan bien sûr). Voir *aquelo* (texte 1), *aquela* (texte 2) face à esp. *aquella*, ou *croumpar* (texte 1), *comprar* (texte 2) face à esp. *comprar*.

Ces remarques typologiques montrent une fois encore à quel point le statut sociolinguistique du languedocien (et du catalan) est empoisonné par le voisinage immédiat du français, et le voisinage à peine plus lointain de l'espagnol. La frontière pèse donc. De telle sorte que tout se passe aujourd'hui encore comme

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

si le languedocien était constamment (et de longue date) sous la contrainte psychologique et sociolinguistique de ces deux grands pôles nationaux.

Catalan

Le catalan peut être sommairement caractérisé par rapport à la langue d'oc et au languedocien en particulier. Voici quelques traits saillants du catalan standard, sachant que le catalan de France développe différents traits qui le rapprochent ici et là du languedocien.

Réalisation [ə] du -*a* final atone, réalisé [ɔ] en languedocien, type [ˈbiðə].

Conservation du [u] latin, type *tumult* [tuˈmuɫ(t)], contre [y] en lang. : *sus* [syz].

Chute du [z] intervocalique issu de [k] intervocalique : type PLACENT(A) > *plaent*, contre *plasento* en languedocien.

Structure syntaxique des pronominaux inversée par rapport au languedocien, rapprochant de l'ibéro-roman, type *passar-se*, où la langue d'oc développe un ordre de type gallo-roman : *se passar*. Il faut d'ailleurs souligner que la précession du pronom est également normale en Catalogne française.

Spécialisations morpho-syntaxiques partagées avec l'ibéro-roman : *algú* (< *ALIQUUNU, esp. *alguno*, port. *alguém*), où la langue d'oc cadre plutôt avec le gallo-roman et le français (*qualqu'un*, *quaucun*).

Choix lexicaux partagés avec l'ibéro-roman : *ciutat* (< CIVITATE, esp. *ciudad*, port. *cidade*), *casa* (< CASA, cf. esp. *casa*, port. *casa*), ou propres au catalan : *soroll*.

Une ou deux langues ?

Il ne faut pas être grand clerc pour remarquer la proximité entre languedocien et catalan. Comme le remarquait Pierre Bec (1963, 1973) dans *La langue occitane*, «Il est difficile en outre de séparer le catalan de l'occitan si l'on n'accorde pas le même sort au gascon qui, nous venons de le voir, présente une originalité vraiment remarquable. Il semblerait même que le catalan (littéraire du moins) soit plus directement accessible à un Occitan moyen que certains parlers gascons comme ceux des Landes ou des Pyrénées. [.] Le plus simple serait peut-être d'admettre un ensemble occitano-roman, intermédiaire entre le gallo-roman proprement dit et l'ibéro-roman, ensemble qui comprendrait donc, comme nous venons de le montrer : l'occitan méridional, le nord-occitan, le gascon et le catalan».

Ce point de vue a été combattu (et certainement déformé) par différents catalanistes, de France notamment. Autre point de vue qui présente des éléments de légitimité (autant que le précédent, mais pas plus semble-t-il), et on le trouve par exemple vigoureusement exprimé par Henri Guiter (1973) : «Plus près de nous, de nombreux tenants de l'"occitanisme" persistent à vouloir annexer le catalan, et à le traiter comme un dialecte occitan[.][17]. A tout instant, nous voyons

[17] H. Guiter reprend ici une partie de la citation qui vient d'être faite (P. Bec).

© Romania Minor
http://www.romaniaminor.net/ianua/

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

de nouvelles manifestations de cet impérialisme linguistique, qu'il s'agisse de la géographie ou de l'histoire. Bien que les analyses objectives de la linguistique comparée ne justifient en rien ces visées annexionnistes, elles ne se découragent pas pour autant»[18]. Précisément, en raison ce cette volonté d'affirmer l'identité de langue du catalan, Henri Guiter a été, avec Jean Séguy[19], l'un des fers de lance de la dialectométrie ou quantification des distances dans la zone pyrénéenne. De ces travaux brillants et stimulants mais souvent discutables sur tel ou tel point, il ressort «que catalan et occitan sont bien deux langues différentes... et qu'il en est de même du catalan et du castillan»[20]. Voilà donc posée l'autonomie des trois blocs : occitan, catalan, castillan ; ce qui correspond à une taxinomie romane très et sans doute trop carrée. Mais il ressort des mêmes travaux que «la frontière franco-espagnole a entraîné l'apparition d'une limite sous dialectale quasi-continue entre la mer et la Cerdagne»[21].

Je ne veux ni ne peux entrer ici dans une discussion technique romanistique de ce type de question, par ailleurs passionnante. En revanche, je crois devoir souligner qu'on dispose ici d'indices intéressants de ce que les frontières peuvent faire dans les faits et dans les représentations. Encore n'est-il pas certain que l'on puisse si facilement séparer des «faits» et des «représentations». Relèveraient des faits cette idée, confirmée par la métrique, que le déplacement de la frontière (1659) a progressivement engendré une amorce de séparation (d'où l'expression «sous-dialectale» chez Guiter) entre catalan de France et catalan d'Espagne. Cela paraît incontestable et sans même recourir aux mesures il est souvent évident, quand on compulse l'ALPO[22], que cette séparation partielle existe. Elle révèle donc, si l'on réfléchit bien, une double dérive continue du catalan. Cette dérive a certainement commencé dès lors que le catalan s'est formé dans l'espace pyrénéen, puis diffusé par le biais de la reconquête. La défaite de Muret (Croisade des Albigeois) donnant le signal de la rupture politique définitive entre Languedoc et Aragon a bien sûr conforté cette séparation, et, plus tard, le déplacement de la frontière en 1659, puis ce qui s'est passé depuis (entraînement du Roussillon dans la dynamique française).

Pour autant l'idée d'une frontière entre «occitan» et «catalan» n'a rien, me semble-t-il, d'un fait. C'est essentiellement une affaire de représentation, et je crois qu'avec les mêmes données, on peut arriver de bonne foi à des conclusions parfaitement opposées. Pour pouvoir assurer que le catalan et l'occitan sont bien deux langues différentes en terme de métrique, il faudrait disposer d'une véritable échelle des distances linguistiques universelle, ce qui n'existe pas, et a peu de chances d'exister dans un avenir proche. Par ailleurs, les distances observées entre occitan et catalan sont-elles comparables à celles que l'on pourrait mesurer entre catalan et roumain, catalan et français etc. ? Là, bien évidemment, on se heurte à des difficultés profondes, ce qui montre par parenthèse que le tra-

[18] H. Guiter, «Atlas et frontières linguistiques» (CNRS, 1973), p. 61.
[19] Jean Séguy, *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*. CNRS, 1953-1973, 6 volumes.
[20] H. Guiter, «Atlas et frontières linguistiques», p. 107.
[21] Même article, p. 83.
[22] Atlas linguistique des Pyrénées Orientales (Guiter, 1966).

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

vail effectué parallèlement par Henri Guiter à Montpellier-Perpignan et Jean Séguy à Toulouse (et leurs successeurs) sur les Pyrénées françaises, travail très méconnu en dehors du cercle étroit des dialectologues méridionalistes, n'a pas eu semble-t-il d'équivalents ailleurs dans la Romania, ce qui empêche toute comparaison solide et toute retombée heuristique de tels calculs dialectométriques.

Ce qui est assuré en revanche, on le voit très bien dans cette région, c'est qu'une langue peut et doit s'affirmer, politiquement, juridiquement. Si elle ne passe pas ce stade, ou si elle en sort, elle est livrée à des forces de dialectalisation et de minorisation hémorragique qui peuvent l'emporter. C'est ce qui semble en cours pour le languedocien. Si en revanche elle passe (à temps) les différents caps de cette affirmation, elle a quelques chances de sortir la tête de l'eau, et c'est ce que l'on voit pour le catalan, depuis un siècle environ.

A cela s'ajoute, on le voit bien à partir de l'analyse de Guiter, les convictions, les certitudes, en fait les représentations symboliques. On peut en effet considérer que le catalan, bien que typologiquement très proche de l'occitan, ayant franchi différentes étapes de reconnaissance et d'affirmation se présente comme une «vraie» langue, normée, unifiée ; ce à quoi pourrait prétendre moins facilement l'occitan, très éclaté géographiquement en outre. Ce qui par ailleurs n'enlève rien à la relation typologique entre ces deux idiomes romans.

Mais dans un tel domaine, il est dangereux de prendre les données apparentes pour argent comptant. Le catalan est certes langue officielle, d'enseignement et d'administration de la Catalogne espagnole[23]. Il est même devenu langue de travail de l'Union Européenne, ce qui est un exemple pour différentes langues dominées en Europe. Et pourtant, il y a quelques années, un catalaniste militant de la première heure (L. Vicent Aracil, cité par Tudela, 1986) a attiré notre attention sur les risques encourus alors même que le catalan semblait assuré de reprise. Je le cite :

> **Cat.** Perquè el català desaparegui, no cal que canviï res d'especial. De la manera que van les coses la desaparició del català és només qüestió de temps. A la Catalunya Nord a hores d'ara el català ja es pot donar per extingit. El gran esdeveniment lingüístic del segle XX aquí és que han desaparegut els unilingües catalans. Ja tots som o bilingües o castellanoparlants. Això és com la petjada i la gambada, en caminar. Teníem els dos peus en el català. Ara tenim un peu en el català i un en el castellà. Quan trigarem a aixecar el peu que tenim en el català i posar els dos en el castellà ?
>
> **Fr.** *Pour que le catalan disparaisse, il n'est pas nécessaire de changer quoi que ce soit de spécial. Au train où vont les choses la disparition du catalan n'est qu'une question de temps. En Catalogne Nord, le catalan peut être déjà considéré comme éteint au jour d'aujourd'hui. Le grand changement linguistique du* XX^e^ *siècle chez nous, c'est que les monolingues catalans ont disparu. Nous sommes tous ou bilingues ou locuteurs monolingues d'espagnol. Il en est de cela*

[23] Ce qui ne manque pas d'attiser l'orgueil et aussi l'insatisfaction des militants du catalan côté français.

© Romania Minor
http://www.romaniaminor.net/ianua/

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

comme des foulées dans la marche. Nous avions les deux pieds en catalan. Maintenant nous avons un pied en catalan et un autre en espagnol. Quand donc allons-nous soulever le pied que nous avons (encore) en catalan pour poser les deux pieds en espagnol ?

Déliquescence des langues régionales de la zone observée

Le propos d'Aracil nous ramène à un vaste chantier qu'il n'est guère possible d'aborder en si peu d'espace. C'est un propos relatif à une langue pourtant vue comme dynamique et chargée d'une symbolique extrêmement forte en Europe, et pour cette raison il doit faire réfléchir. Il faut par ailleurs rendre compte au moins en partie, de la réalité des pratiques linguistiques. On peut le faire sur la base de quelques enquêtes qui ont été menées ces dernières années sur la conscience linguistique et les pratiques en langues régionales. On peut notamment renvoyer pour le Roussillon, à D. Marley, *Parler catalan à Perpignan* (L'Harmattan, 1996), et pour le Languedoc à E. Hammel & Ph. Gardy (1994), *L'occitan en Languedoc-Roussillon* (Llibres del Trabucaire, 1994). D. Marley se base sur des enquêtes personnelles ainsi que sur des sondages ou d'autres enquêtes de type public ou privé. E. Hammel et Ph. Gardy exploitent quant à eux les résultats d'une enquête menée par l'Institut Média Pluriel Méditerrannée, enquête d'ailleurs renouvelée en 1997. J'ai moi-même procédé à une étude poussée de ces résultats pour le Languedoc dans une étude inédite en français, dont une version à mes yeux trop raccourcie a paru en anglais en 2004 (*International Journal of the Sociology of Language*)[24]. Ce travail, qui m'a pris plusieurs semaines, m'a dans le même temps convaincu que la situation du languedocien était particulièrement grave, et que le premier service à rendre à cette langue et à ses derniers locuteurs était de dire la vérité, tout simplement. Car le problème crucial est que les «vrais» locuteurs de l'occitan, ceux du terrain, disparaissent en masse, l'arbre ne doit pas cacher la forêt. Phénomène essentiellement lié à l'âge, bien sûr. Et que la scolarisation en langue régionale (laquelle a ses propres difficultés) ne paraît pas en mesure de compenser. Dans ce domaine, ce qui est perdu ne se rattrape pas. Signe très inquiétant, le mouvement s'accélère. Je n'ai pu consulter les résultats de l'enquête de 1997, mais il semblerait que la situation s'est effectivement aggravée dans cet intervalle.

Que peut-on donc dire du languedocien à la fin du XX^{e} siècle, à la lumière des enquêtes ? Il apparaît comme une langue de moins en moins parlée (masse des pratiques), et surtout parlée dans certains cadres et certaines circonstances (rurales dans l'ensemble, très locales, familiales etc.). La plupart des sphères publiques paraissent définitivement perdues pour cette langue, que les informateurs ont d'ailleurs beaucoup de mal à reconnaître dans l'«occitan». L'usure est manifeste, mais la compétence passive peut sembler encore bonne à première vue, avec environ 1/3 des Languedociens qui se déclarent capables de comprendre cette langue (mais bien sûr, c'est là quelque chose de très vague). En revanche ils sont moins nombreux, une vingtaine de % semble-t-il, à se dire capable de par-

[24] Manzano (2004a).

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

ler «correctement». La majorité donc (plus de 60 % certainement) a soit perdu totalement la langue, soit connaît des mots ou des expressions locales, est en tout cas dans l'impossibilité de tenir une conversation. Si l'on ajoute ensuite que la population occitanophone est prioritairement âgée (> 60 ans), on comprend vite que les années à venir sont très sombres. Un autre facteur, qu'évacuent souvent les enquêtes de ce genre, a aussi des retombées négatives. C'est celui d'une immigration très forte dans cette région du Languedoc-Roussillon, non seulement immigration maghrébine ou espagnole (voir Perpignan), mais aussi phénomène très nouveau, une immigration nordique : de plus en plus de retraités de l'Europe du Nord (germanophones, anglophones etc.) s'installent ici définitivement. J'insiste sur ce phénomène parce qu'il implique presque exclusivement une intégration de ces groupes par la langue nationale, la koinê, le français.

La situation est-elle meilleure au Roussillon ? La réponse est oui. A Perpignan, Marley évoque 54 % des sondés qui en 1988 prétendent comprendre et connaître le catalan. Mais, bien qu'on ne puisse faire totalement confiance à ce genre d'enquête (et surtout aux types de questions posés), le taux serait passé à moins de 40 % en 1993. Si l'on considère ensuite ceux qui déclarent pouvoir parler à peu près correctement, on tombe à 20 % et moins, ce qui nous rapproche de la situation languedocienne. Mais la ville de Perpignan ne représente pas à elle seule le Roussillon, et dans l'ensemble on considère que la campagne et la montagne élèvent les pratiques en catalan, ce qui est globalement vrai. Enfin, ici aussi, la communauté linguistique catalanophone française vieillit très vite : au moins la moitié des locuteurs recensés ont plus de 60 ans (Marley, 1996, p. 74).

Dans l'une et l'autre région l'attachement à la langue maternelle de la région est fort, voire très fort. Les Languedociens voient bien le languedocien comme porteur de leur identité régionale, et tout en n'ayant guère confiance dans l'école (certaines réponses le montrent bien), ils voudraient aussi que l'offre pédagogique s'accroisse et se rapproche de leurs vœux. A Perpignan, en 1988, plus de 80 % des informateurs pensaient que l'État, les collectivités devaient aider le catalan à se maintenir, notamment pour des raisons de cohésion identitaire régionale. Mais dans l'ensemble, les réponses sur l'avenir de l'une ou l'autre langue sont moroses. Une idée générale semble intégrée par les uns et les autres qui consiste à cataloguer les langues régionales comme des langues du passé et de l'identité locale, des langues presque «mortes». Le cas de Perpignan est particulièrement significatif dans le cadre de notre problématique. On reste attaché au catalan en le limitant le plus souvent à la zone identitaire et, surtout, se dessine une forme de démission collective face au recul. On peut l'exprimer comme suit : le recul du catalan dans les Pyrénées-Orientales paraît inéluctable, mais la langue sera sans doute sauvée par les voisins, notamment par la dynamique barcelonaise, et par la Communauté Européenne qui fournit un statut au catalan. Un tel «report», bien sur, n'existe pas pour ce qui concerne le languedocien.

Ajoutons pour le cas du Roussillon notamment, quelque chose qui est en rapport avec notre objet. Le Roussillon, la ville de Perpignan surtout, sont appuyés sur deux frontières et donc deux blocs anthropologiques qui comptent,

© Romania Minor
http://www.romaniaminor.net/ianua/

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

l'un concret et proche (l'Espagne), l'autre par delà la Méditerranée (Le Maghreb : Algérie et Maroc notamment). Il n'est donc pas étonnant que les langues correspondant à ces deux ensembles occupent une place soit importante soit susceptible de le devenir au sein du marché linguistique perpignanais. Pour l'instant, l'arabe dialectal semble encore au dessous de la barre des 10 %. Cela peut signifier deux choses en même temps : tout d'abord le fait qu'il fonctionne comme une langue communautaire repliée (quartiers) et donc peu «visible», sans doute aussi que cette communauté s'intègre très bien par le français régional, contrairement à ce qu'on entend dire parfois. L'espagnol surtout affiche des scores impressionnants. Avec des réserves sur l'origine des statistiques, on peut prendre comme repère qu'en 1988 le castillan occupait 45 % de la visibilité de ce marché linguistique, score passé à 77 % en 1993 ! Dans le même temps, le catalan passait de 55 % à 40 %.

Mais il faut comprendre (si ces scores sont confirmés par de prochaines enquêtes) que ce poids du castillan serait de toute façon à mettre en rapport directement avec une transmission intra-communautaire : on apprendrait et l'on reproduirait cette langue en famille, quand on en dispose au départ. En revanche, bien que ne disposant pas de statistiques précises sur Perpignan et le Roussillon, il semblerait que l'École joue un rôle faible dans ce phénomène. Les scores que l'on peut trouver plus généralement dans les données numériques du rapport Legendre[25] sont en effet alarmants. Ceux que je cite ici comme exemple sont ceux des effectifs d'étude dans l'enseignement primaire (Cours Moyen, 2001-2002). Dans l'académie de Montpellier ou celle de Bordeaux, on se situe à 8 ou 9 % d'apprentissage de l'espagnol. L'académie de Toulouse fait mieux avec près de 16 %. Dans les trois académies qui viennent d'être citées, c'est comme partout ailleurs l'anglais qui aspire les plus jeunes : entre 75 et 78 %[26]. On pouvait penser que la proximité de la frontière (échange frontaliers entre Languedoc-Roussillon et Espagne) engendrerait un attrait plus fort pour cette langue. Ce n'est apparemment pas le cas, même si par ailleurs les trois académies observées se comportent mieux que la moyenne nationale (2 %).

Enfin, le rapport Legendre complète le tableau puisqu'il cite des scores concernant les langues régionales vivantes : 11 % dans l'académie de Bordeaux (cf. basque), 1,7 % dans celle de Montpellier, 1,5 % pour celle de Toulouse.

Bilan de la deuxième partie

Les frontières et leurs mouvements ont eu un effet sur les pratiques. Le Languedoc, mis au pas bien plus tôt que le Roussillon, paraît en donner la preuve. Ici, la francisation semble beaucoup plus poussée et mieux installée (en profondeur) qu'au sud, les dégâts dans le tissu ethnolinguistique régional paraissent effectivement plus profonds et plus anciens.

Mais si l'on réfléchit bien, la situation actuelle du catalan en France, révèle plus encore l'impact des déplacements frontaliers. Pour arriver aux quelques 20

[25] Rapport «sur l'enseignement des langues étrangères en France» (Sénat, 2003).

[26] Par parenthèse, l'allemand fait une bonne percée dans l'académie de Montpellier, avec 11 %, ce qui est un des meilleurs scores du grand Sud.

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

% de locuteurs languedociens estimés, on doit toujours repartir de l'idée d'un 100 % de locuteurs au XIII^e siècle. En revanche pour la Catalogne Française, on part de la deuxième moitié du XVII^e (où le Roussillon se présente comme à peu près exclusivement catalanophone[27]) pour se rapprocher significativement en trois siècles de l'Aude et du Languedoc. C'est dire que la francisation a adopté ici une cadence véritablement infernale, ce qui révèle un décalage d'une extrême netteté avec ce qui se passe ou s'est passé de l'autre côté de la frontière. Où pour l'instant, nous l'avons souligné et aussi relativisé, le catalan semble en bon état.

Pour ce qui concerne l'apprentissage de l'espagnol, on ne peut qu'être inquiet, car il est bien probable que des tendances se dessinent ainsi dans l'enseignement primaire, alors même qu'on a souvent voulu faire de cette phase de sensibilisation une plate-forme d'enrichissement à la diversité. Bien évidemment, la responsabilité collective est très forte, qui survalorise certainement une langue comme l'anglais. Une survalorisation dont les deux États frontaliers ne semblent pas encore avoir pris vraiment la mesure (ni identifié toutes les conséquences dévastatrices pour eux-mêmes), et qui fait par exemple que la France et l'Espagne, détiennent un record d'une absurdité consternante pour deux pays romans d'une importance majeure dans l'Histoire de l'Europe et de l'Amérique notamment. 95 % des élèves français étudient l'anglais comme 1ère langue vivante, et 96 % des élèves espagnols. Pour la 2^ème langue vivante c'est 34 % pour l'espagnol en France, et 23 % pour le français en Espagne (ce qui est à peine plus encourageant). Des données, dans l'ensemble navrantes, que l'on retrouvera dans Herreras, 1998.

Bilan général et conclusions

Que ressort-il clairement de ce panorama, et que doit-on retenir des axes essentiels de constitution du paysage linguistique à l'extrémité orientale du massif pyrénéen ?

1. D'abord le fait qu'historiquement trois groupes ou taxons romans ont été amenés à se rencontrer de longue date dans cette région du monde méditerranéen.

Le groupe gallo-roman, avec le français comme fer de lance. Le groupe ibéro-roman, avec l'espagnol ou castillan comme moteur. Entre les deux, la position la plus raisonnable historiquement est probablement celle de Pierre Bec, qui propose un troisième groupe : l'occitano-roman. C'est bien pourquoi j'ai pris le soin d'entrer (bien que sommairement) dans la typologie romane de ce groupe. Puisque deux langues du groupe en question ont acquis une personnalité historique, le languedocien et le catalan, je tenais à ce que le lecteur prenne par lui-même conscience de leur proximité. Que l'on veuille ou pas faire passer une frontière entre les deux est au fond secondaire. Car il est assuré d'une part que le catalan est parvenu à quelque chose que l'on pourrait appeler un statut objectif

[27] Voir différents auteurs : Bernardo (1978), Marley (1996), Manzano (2000).

© Romania Minor
http://www.romaniaminor.net/ianua/

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

de «grande langue romane», et pas le languedocien, très tôt emporté dans la spirale de ruralisation qui de fait à commencé au lendemain de la Croisade des Albigeois. Mais jusqu'au bout, leur parenté immédiate sera indiscutable.

Ce bloc occitano-roman n'a pu déboucher historiquement sur des solutions et consécrations politiques, et comme je l'ai fait remarquer plus haut, il se présente comme coincé entre les deux mâchoires d'un étau que l'on reconnaît sans difficulté. C'est très net en territoire français, pour ce que nous appelons aujourd'hui l'«occitan», plus net encore quand la langue en question est considérée sous l'angle de ses productions rurales les plus authentiques, c'est ce que l'on aura compris je pense pour le languedocien.

Pour le catalan, je dirai que sa dynamique historique et son statut sociolinguistique actuel sont hybrides. D'une part, le catalan, dans sa fuite vers le Sud et vers l'Est (la Méditerranée), avait amorcé au Moyen Age un processus très comparable à celui du français et à celui du castillan (époque de l'«indépendance» Aragonaise et Catalane, Royaume de Majorque etc.), avec une langue de chancellerie, de culture et de littérature tout aussi impérialiste que ses futurs oppresseurs[28]. D'autre part, évidemment, le processus a été interrompu par l'Espagne principalement, mais relativement tard. La Catalogne entre dans la Couronne de Castille en 1412, mais le statut de langue «haute» n'est perdu définitivement qu'à partir de 1516. Par ailleurs le castillan est longtemps resté langue des élites exclusivement. Ceci se voit bien par exemple quand la France annexe le Roussillon : ce qu'elle rencontre sur place c'est bien du catalan, massivement, y compris dans les administrations locales (Manzano, 2000). La progression autoritaire du castillan fera bien des progrès au XVIII^e^ et au XIX^e^, mais sans parvenir à couper le catalan de ses assises populaires (du moins pas aussi bien qu'en France). C'est cette situation assez favorable qui permit un mouvement de Renaissance et de normativisation conduisant à la remontée puissante du catalan au cours du XX^e^ siècle. L'affaire est-elle gagnée pour autant ? Rien n'est assuré, et c'est dans cet esprit de doute méthodique que j'ai tenu à citer L.-V. Aracil.

2. La frontière France-Espagne, qui s'est déplacée, a tout d'abord minimisé la représentation symbolique du languedocien. Bien que profondément ancré dans les campagnes du Narbonnais, des Corbières, des Pyrénées audoises ou ariégeoises, cette langue était devenue, avant même l'époque du Traité des Pyrénées, une langue de ruraux qui pouvait faire rire à la Cour et en Ile-de-France. Molière, en particulier (non sans tendresse pour ce pays il est vrai), s'est souvent servi de personnages baragouinant un idiome franco-languedocien. Voir par exemple, l'usage qui en est fait dans Monsieur de Pourceaugnac (1669). Cette langue est de moins en moins vue pour elle-même, elle n'existe qu'interprétée par rapport aux deux grandes langues romanes d'Europe alors concurrentes du français : l'espagnol et l'italien. Ceci se voit très bien aussi dans les propos

[28] Rappelons que la Catalogne a colonisé (à des degrés divers) les Îles de la Méditerranée, le Sud de l'Italie et le Maghreb. Il en reste toujours, par exemple, l'îlot catalanophone d'Alguer (Alghero) en Sardaigne.

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

mondains de Racine, qui dans une lettre à La Fontaine (1661)[29], excédé par la méconnaissance du français dans la région d'Uzès (Gard) où il séjourne, nous donne cette conclusion à propos du langage local :

«Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien ; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelques fois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre»[30].

En somme, en entrant dans l'époque moderne, la langue d'oc, le languedocien, n'existeraient plus directement, mais en quelque sorte médiatisés notamment par l'espagnol, c'est-à-dire de fait par un saut extra-territorial et typologique. Cette manière de percevoir la marginalité et les approches de la frontière ne fera par la suite que se confirmer, on la trouve plus d'une fois, et notamment dans le rapport de l'abbé Grégoire : «Au nombre des patois, on doit placer encore l'italien de la Corse, des Alpes maritimes, et l'allemand des Haut et Bas Rhin, parce que ces deux idiomes y sont très dégénérés». Dénégation systémique et normative, marginalisation, dégénérescence, le cocktail dévalorisant se prépare alors, qui permettra bientôt une attaque efficace des patois de la République. Ajoutons que ce regard est aujourd'hui le premier regard qui est porté sur les idiomes de la marche des Pyrénées méditerranéennes : ou bien l'on voit d'abord leurs rapports de proximité avec l'espagnol, ou bien d'autres rapports encore avec le français (voir plus haut, typologie). C'est un très gros handicap qu'ont eu toujours a combler les militants, comme les romanistes d'ailleurs, affirmer ces langues autrement que comme des succédanés ou abâtardissement d'autres.

3. La même frontière de 1659, a induit un deuxième décalage, en brisant l'unité du catalan. Si l'on pouvait penser au départ que le bloc ethnolinguistique catalan, bien accroché, pouvait résister à la francisation (laquelle avait plutôt commencé mollement : Manzano, 2000), force est de constater que le décapage est allé très loin. Une chose semble certaine depuis assez longtemps : on ne parle assurément pas autant catalan d'un côté et de l'autre de la frontière. Les enquêtes auxquelles je me suis référé plus haut le confirment, et confirment aussi quelque chose d'assez récent, puisque les regards se tournent probablement depuis le début du XX$_{e}$ siècle mais de manière plus nette encore depuis quelques dizaines d'années vers le catalan d'Espagne et bien sûr Barcelone. C'est une attitude collective dans laquelle beaucoup se complaisent, et qui est extrêmement dangereuse. Entre autres, c'est probablement cette attitude qui donnera peut-être le coup de grâce aux vrais locuteurs du catalan septentrional, lesquels vont disparaître convaincu qu'il existe un «vrai» catalan, là-bas, de l'autre côté. Mais ce catalan d'Espagne et de Barcelone n'est pas un «vrai» catalan, c'est plus justement un catalan construit, et si un catalan mérite le qualificatif de «vrai»

[29]Soit deux ans après le Traité des Pyrénées.

[30]On notera toutefois que cette négation systémique du languedocien intervient à un moment où l'affrontement sociolinguistique et politique français vs. espagnol se radicalise. On ne peut détailler ici, mais D. Bouhours, dans quelques années, montera un véritable «procès» linguistique contre l'espagnol et l'italien (Manzano 2004b).

© Romania Minor
http://www.romaniaminor.net/ianua/

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

dans les Pyrénées-Orientales, c'est bien celui qui est en train de partir, celui des vignerons des Aspres et des Corbières, de certains quartiers de Perpignan, des bergers de Matemale ou du Carol.

En fin de compte, au contact France-Espagne s'est mis en place un système de représentations à paliers. Les languedociens de l'Aude voient les Roussillonnais comme très attachés à leur langue et culture régionales, les disent «obsédés»[31] par le catalan et vrais locuteurs de cette langue. Au Roussillon, c'est à peu près la même chose mais le raisonnement saute alors la frontière.

4. L'Europe, pour finir. Les frontières n'ont pas disparu, mais leur rôle de couperet semble s'estomper. Cette modification notable ne paraît pas avoir d'implications pour l'instant, ni en matière de langues régionales, ni en matière de koinês. Ce qui montre bien que les langues dépendent de logiques infrastructurelles et économiques qui font que jusqu'à nouvel ordre la France et l'Espagne constituent encore deux univers discrets et relativement étanches, chacun fondé sur sa dynamique centripète propre[32].

On peut tout d'abord s'étonner que les langues régionales de la région, qui paraissent dans une phase pour le moins critique, n'aient pas encore trouvé les élites à même de proposer le chemin d'un diasystème, pourtant facile à trouver, entre langues d'oc (occitan) et catalan. Tout au contraire, on se trouve toujours dans une stratégie de rupture et l'usure (le mot est sans doute faible) continue pour l'occitan ainsi que pour le catalan. Peut-être les incidences viendront-elles plus tard, mais on pouvait penser que l'Union Européenne, la libre circulation des biens et des gens, pouvaient en quelque sorte ramener le pendule vers une mouvance économique, culturelle et (peut-être) linguistique de Provence aux portes de l'Andalousie. On n'en prend guère le chemin.

Les langues nationales ne sont en fait guère mieux loties dans leurs dynamiques respectives. On ne voit pas dans l'immédiat le français (à court-terme du moins) susceptible de devenir une langue prioritaire en Catalogne espagnole, ni le castillan côté français. Et les scores d'apprentissage plus haut évoqués annoncent peut-être que le pire est à venir.

Mais pour ces derniers points, il faut sans doute laisser le temps au temps. Et l'on pourra peut-être s'orienter vers de vraies solutions quand Espagnols et Français prendront la mesure de cette aberration culturelle devenue si fréquente aujourd'hui d'avoir à se parler en anglais pour se comprendre.

[31] Eux se verraient donc comme moins «obsédés» par leur langue originelle.

[32] Par exemple, diverses données de l'*Atlas de Catalunya Nord* (Bécat, 1977) montraient bien que le Roussillon n'avait à ce moment que peu de liaisons économiques avec la Catalogne espagnole, restant essentiellement tourné vers la capitale régionale Montpellier. Il faudrait aujourd'hui vérifier si des axes de réorientation (vers Barcelone et l'Espagne) existent.

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

Références

[1] Alibert, Louis [ou Loïs] (1935) : *Gramatica Occitana segon los parlars lengadocians*. Toulouse : Société d'Études Occitanes.

[2] — (1966) : *Dictionnaire Occitan-Français d'après les parlers languedociens*. Toulouse : Institut d'Études Occitanes.

[3] Bec, Pierre (1973). *La langue occitane*. Paris : Presses Universitaires de France. [1e éd. 1963]

[4] Bécat, Jean (1966). *Atlas de Catalunya Nord*. Terra Nostra.

[5] Bernardo, Dominique (1978). *Introduction méthodologique et documentaire à l'étude sociolinguistique du plurilinguisme en Catalogne-Nord*. Doctorat de 3e cycle, Montpellier, 1978.

[6] Guiter, Henri (1953). «Els altres Capcirs». Actes du VIIe Congès International de Linguistique Romane.

[7] — (1966). *Atlas linguistique des Pyrénées-Orientales*. CNRS.

[8] — (1968). «Frontières historiques et linguistiques du bassin supérieur de l'Aude». Actes du 41e Congrès de la Fédération Historique du Languedoc-Roussillon.

[9] Guiter, Henri (1973). «Atlas et frontières linguistiques». In : *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*. Paris : CNRS.

[10] Hammel, Etienne ; Gardy, Philippe (1994) : *L'occitan en Languedoc-Roussillon*. Canet : Llibres del Trabucaire.

[11] Herreras, José Carlos (1998) : *L'enseignement des langues étrangères dans les pays de l'Union Européenne*. Collectif. Louvain-la-Neuve : Peeters.

[12] Manzano, Francis (1976) : *Étude typologique de toponymie méditerranéenne : 1-Le Capcir*. Thèse pour le Doctorat de 3e cycle, Toulouse 2.

[13] — (1987) : *Étude typologique de toponymie méditerranéenne. Contribution aux études du mouvement spatial dans les Pyrénées méditerranéennes française*. Thèse pour le Doctorat d'État, Toulouse 2.

[14] — (2000) : «De la dynamique du français, langue d'Etat et de pouvoir. Quelques rappels sur la diffusion entre le XVe et le XXe siècle». In : Dubois ; Kasbarian ; Queffélec [dir.] : *L'expansion du français dans les Suds*. Publications de l'Université de Provence.

[15] — (2004a) : «Situation and use of Occitan in Languedoc». In : *The sociolinguistics of southern «occitan» France revisited*. International Journal of Sociology of language.

[16] — (2004b) : *Langue française, histoire d'une mise à part*. Editions Praesens, Autriche. [À paraître]

[17] Marley, Dawn (1996) : *Parler catalan à Perpignan*. Paris : L'Harmattan.

[18] Mouly, Charles (1996) : *Catinou et Jacouti : Foutralados de Minjacebos*. Portet-sur-Garonne : Loubatières (collection Poche).

© Romania Minor
http://www.romaniaminor.net/ianua/

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)

[19] Pottier, Bernard (1968) : «La situation linguistique en France». Collectif Le langage, dirigé par André Martinet. Encyclopédie de la Pléiade.

[20] Salvat, Josèp (1978) : *Gramatica occitana*. Toulouse : Collège d'Occitanie.

[21] Séguy, Jean (1953-1973) : *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*. CNRS, 6 volumes.

[22] Tudela, Joan (1986) : *El futur del català. Una radiografia sociolingüística*. Barcelona : El Món.

[23] Vavassori, Bernard (2002) : *Dictionnaire des mots et expressions de la langue française parlée dans le Sud-Ouest, et de leurs rapprochements avec l'occitan, le catalan, l'espagnol, l'italien et l'argot méridional*. Portet-sur-Garonne : Loubatières.

IANUA 5 (2004)
ISSN 1616-413X

BDD-A5233 © 2004-2005 Romania Minor
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:40 UTC)